

Ni fruit ni fleur

Michaël Trahan

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trahan, M. (2016). Compte rendu de [Ni fruit ni fleur]. *Liberté*, (310), 62–62.

Ni fruit ni fleur

Carole David au cœur d'une violente féerie.

MICHAËL TRAHAN

IL Y A dans les poèmes de Carole David une violence qui désarçonne. Je le savais, et c'est pourtant ce qui m'a frappé en entrant dans *L'année de ma disparition*. Le premier vers du livre : « Je viens de t'abattre à la sortie du motel. » Voilà qui donne le ton. La violence tombe d'emblée avec une clarté tranchante. J'en retiens d'abord qu'elle est adressée, ou dirigée : on n'abat pas n'importe qui, comme ça, en plein stationnement. On pense à une vengeance ou à un règlement de comptes. On pense au cinéma. Mais

quelque chose cloche, car celui qui se fait abattre ne meurt pas. « Tu es demeuré vivant, mais vieilli », poursuit le poème. La mort a beau être réversible, on ne peut pas tuer deux fois ses fantômes.

Et l'atmosphère qui se dégage du recueil a en effet quelque chose de surnaturel ou de fantastique : le drame affleure à chaque ligne avec une énergie presque féérique, comme si l'on se tenait précisément entre rêve et réalité, ou entre ciel et terre. Ainsi, la fin du premier poème – la disparition liminaire : « Le pompiste verse l'essence dans

ma bouche; / [...] / Je suis maintenant un rien inflammable ». On dirait une vision hallucinée, un curieux bûcher en tout cas. À la fin : « Quelqu'un me prend à la gorge / pour me monter au ciel. » La disparition a la violence d'un arrachement, d'une extraction. D'un coup, la vie ou le rêve prend fin.

CAROLE DAVID
L'année de ma disparition

Les Herbes rouges, 2015,
68 p.

Il suffit de presque rien pour disparaître : des photographies, des jouets anciens, des empreintes laissées sur les arbres. Une chanson de Frank Sinatra, une boîte à cigares ou un couteau à steak. Les objets sont tantôt

dits « perdus », tantôt « méchants », comme s'ils composaient le décor improbable d'une maison hantée. L'expérience littéraire est ici une conjuration d'une lucidité implacable : « J'entre, la chambre de création m'accueille; / mon hachoir à la main, ma préparation de liquides, / mon programme orgueilleux, / tout est en place pour la cérémonie. // Ne reste que la pensée ancienne / du corps illustrée sur mes os, / fil que je dévide entre poésie et narration. »

Après tout, comment peut-on parler de l'année de « sa » disparition? Est-ce de manière prospective ou spéculative, orientée vers la disparition à venir? Ou sous le mode d'un retour en arrière plus ou moins anachronique, comme si cette disparition avait déjà eu lieu, en un point précis du temps? Bref, sommes-nous dans l'avant ou dans l'après? Voilà une frontière qui ne va pas de soi dans ce livre. Le temps n'est jamais donné d'avance, de telle sorte qu'en lisant certains poèmes, certains vers, le lecteur ne peut trancher quant à l'état de ce qui lui est décrit : est-ce là ce qui a eu lieu ou aura lieu? Dans quel monde ou dans quel rêve? On oscille ainsi entre la présence et l'absence : « Je me réincarne, la confusion m'habite, / bigoudis aux prénoms secrets, / mon fer plat en offrande, / larmes, milligrammes sages comme des anges. / Dans la salle de bains, je ne dors pas; / si je m'endors, tu te

matérialises. » On remarque que la hantise, comme c'est souvent le cas chez Carole David, se déploie à partir d'un imaginaire domestique.

Mais on remarque surtout l'étrange réversibilité de la disparition et de l'apparition : « si je m'endors, tu te matérialises », c'est-à-dire « si je disparaissais, tu apparais », ou encore « si tu apparais, je disparaissais ». On touche ici le cœur du problème. Tout se passe comme si la disparition avait lieu – si je puis dire – à force d'apparitions. Par excès en quelque sorte. Et en effet, les fantômes sont nombreux dans le travail de Carole David. Qu'on pense au magnifique *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* (2010) et à sa galerie de tableaux vivants : celle qui disait : « je » dans ce livre savait écouter « les chants de travail des femmes monter » en elle, elle savait entendre « leurs appels au secours dans une démonstration de la vie quotidienne » où « batteurs électriques » et « essoreuses à salade » s'avançaient au front. En ce sens, cinq ans plus tard, *L'année de ma disparition* fait le point avec les fantômes : « Je suis une épiphanie jetée au sol sur des

« Quelqu'un me prend à la gorge / pour me monter au ciel. »

quartiers / de viande noircie; carcasses d'animaux, / jeunes filles fantômes respirant l'air froid de la cave. » Peu à peu, la disparition se fait dépossession. Même la maison n'est plus habitable.

Ils sont nombreux les poèmes ou les vers sur lesquels il faudrait insister – pour leur force, pour leur dureté. J'en cite un dernier, qui résume l'essentiel :

Un événement minuscule, un insecte,
appelle mon désespoir, mon serment;
les heures passées au chevet de moi-même;
c'était ma faute si l'un
se jetait en voiture du haut d'un pont,
si l'autre reniait ses enfants;
je n'avais souscrit à aucune assurance
qui m'aurait donné la foi.

Je ne deviendrai ni fruit ni fleur.

Ni fruit ni fleur. Voici la tragédie, l'événement minuscule. Le drame secret qu'on suit de « réincarnations » en « vie[s] oubliée[s] », et qui fait de *L'année de ma disparition* un des plus beaux livres que Carole David ait publiés. **L**

